

Paul-Hervé Parsy, administrateur du château d'Oiron

Isolé au sein d'une vaste plaine agricole, dont l'ordonnancement géométrique déjoue les lois de la nature, le château d'Oiron entretient avec celle-ci des liens complexes. Sa sophistication architecturale flamboyante, majestueuse, tranche singulièrement avec l'immensité plane des champs cultivés. Deux mondes se côtoient, s'observent, sans vraiment se rencontrer. Cette mise à distance réciproque, marquée par des lignes de séparation affirmée, n'empêche pas cependant les regards croisés : qu'est-ce qu'au fond que cette prétendue nature, travaillée, domestiquée, complètement instrumentalisée ? Rien n'échappe à la logique productiviste, même si les saisons en rythment les couleurs, ou si les cultures renouvelées d'année en année en transforment l'apparence.

Loin d'être un espace auquel une vision idéalisée de la nature peut s'appliquer, cette plaine s'offre comme une étendue soigneusement contrôlée par les outils industriels conçus pour en extraire des matériaux utilisables. L'ingénierie contemporaine en dessine les contours, en trame l'existence, avec la volonté d'en tirer le meilleur parti.

En marge de cette réalité, l'artiste offre un contrepoint. Par sa vision, il attire l'œil sur un fragment ignoré, il ouvre une perspective oubliée, il entrecroise des réflexions débouchant sur d'autres approches, que les habitudes maintenaient dans l'ombre.

Il peut aussi inviter à un regard différent sur le monde qui nous entoure, en révélant des dimensions inhabituelles. Il peut encore explorer des territoires connus, pour en déceler des possibilités encore inexploitées..

L'artiste est ainsi un passeur d'idées, dont le travail devient la matérialisation. Mais cette matérialisation ne saurait confiner le regardeur dans une posture de simple regardeur. Marcel Duchamp avait bien saisi cette situation particulière en affirmant que « c'est le regardeur qui fait le tableau », sous-entendant par là que celui qui observe le fait avec sa propre sensibilité, ses connaissances, son imagination ou son état d'esprit. Le regardeur est en effet aussi impliqué dans son regard porté sur l'œuvre que ne l'est l'artiste dans son travail. L'intelligence de l'œuvre réside alors dans sa capacité à éveiller, à susciter, à surprendre, à créer donc un lien entre elle et celui qui l'observe.

En invitant Jean-Luc Bichaud à travailler dans les espaces du château, l'objectif est non seulement de proposer à un artiste un cadre particulier, loin de la neutralité supposée du musée, mais aussi de révéler certains éléments constitutifs du passé et du présent du monument. Dans un dialogue fondé à la fois sur l'architecture intérieure, y compris ses composantes décoratives, et sur la singularité de la relation avec la nature artificielle qui l'entoure, les œuvres participent d'une ambition poétique assumée par l'artiste. Elles ne cherchent pas à ignorer le contexte : bien au contraire elles s'inscrivent tant dans l'histoire du château que dans son identité actuelle. Cette inscription obéit au souci d'offrir au regard une expérience sensible, au sens physique du terme : les œuvres sont à portée de main, elles s'expérimentent en temps réel, au gré du déplacement du regardeur. De cette proximité surgit une appréhension étonnante : comment des matériaux aussi divers qu'ordinaires parviennent encore à surprendre ? Sans doute est-ce la subtilité de l'artiste que de savoir redonner une identité originale à chacun des termes de ses propositions, en les articulant les uns aux autres sous une forme singulière. Ainsi, en se référant explicitement à un motif décoratif couramment utilisé au XVI^{ème} siècle dans les jardins, mais en recourant à de bien ordinaires paillassons pour le réaliser à l'intérieur du château opère-t-il un triple déplacement : de l'extérieur vers

l'intérieur, du passé au présent, de l'intouchable au foudable. Nombreux sont d'ailleurs les visiteurs, conditionnés par la fréquentation des lieux d'art, qui hésitent à marcher sur cette broderie soignée, témoignant ainsi d'un surprenant respect pour une vulgaire paillasse rendue au statut d'œuvre d'art. c'est par ces subtils décalages que l'artiste introduit une autre vision du quotidien, empreinte d'humour comme d'élégance.

Ce même raffinement se retrouve dans l'*Arrangement n°14 (Conduire)*, réalisé dans les combles du corps central du château.

Soit un circuit fermé de tubes transparents, dans lesquels d'ordinaires poissons rouges évoluent en toute liberté à hauteur des yeux, et le long duquel sont installés d'une part un ensemble de plantes sans qualités particulières, suspendues, comme une mangrove improbable, et d'autre part de fragiles cages en bois habituellement dévolues à des serins. Paysage de l'artificialité contemporaine, où chacun des éléments pris séparément (poissons rouges, chlorophytums, cages d'oiseaux) renvoie à des pratiques décoratives banales, ce travail de grandes dimensions devient soudain un monde à part entière où le regardeur reste libre de ses images, et de ses interprétations. Certains souligneront le caractère ironique de la proposition en ce qu'elle « met en scène la toute puissance récemment acquise par l'homme sur la nature (Jean-Luc Bichaud), d'autres remarqueront que « tout en opérant avec humour une sorte de réhabilitation de ces espèces si ordinaires, Jean-Luc Bichaud évite toute charge émotionnelle » (Danièle Yvergnaux), d'autres enfin y verront sans doute une métaphore de notre propre condition d'être humain. La qualité de cette œuvre est bien de laisser la porte ouverte à l'interprétation, à l'imagination. Encore une fois, l'artiste est celui par lequel la perception de chacun donne du sens au monde.

Dans un moment où les certitudes vacillent, où les interprétations du monde s'affrontent, où l'art contemporain lui-même est régulièrement remis en cause, il est réjouissant de constater que les œuvres d'art sont encore capables de susciter l'intelligence, la sensibilité ou le plaisir. Sous des formes et des agencements empreints de simplicité et d'évidence visuelle, les œuvres de Jean-Luc Bichaud invitent, sans aucune péremption, à porter le regard sur elles, et à y découvrir un monde en devenir, au gré du temps, des saisons. Dans ce travail d'hybridations surprenantes où le végétal se marie à l'animal, où les greffes imbriquent la nature et la production industrielle, réside une conception de l'art fondée sur un rapport à l'histoire et à la vie dans lequel les frontières s'abolissent. Les images se superposent, des liens se tissent qui font apparaître un univers en mouvement. Le risque d'échec est là, car, à chaque instant, menace la fin du processus. Mais, à bien observer, c'est de ces hybridations que naissent de nouvelles perceptions. Grâce aux œuvres d'art, simplement.